

qu'elles y répondissent ! Sans doute le Saint agit-il de la même façon à l'égard de ses humbles auxiliaires laïcs, leur proposant la vie religieuse, sans rejeter ceux qui n'osèrent s'engager dans cette voie.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces bons Frères si utiles à la petite Compagnie c'est qu'ils se montrèrent dignes de Montfort. Ils furent eux aussi, ainsi que leurs successeurs, comme un bâton entre les mains de leurs supérieurs et le peuple ne fit point de différence dans son estime entre Pères et Frères. Tous étaient également considérés comme des saints.

Bien plus, ce sont eux qui payeront le plus lourd tribut à l'orgie révolutionnaire. Nous avons dit la mort de quatre d'entre eux. Deux autres dont on n'entendit plus parler subirent sans doute le même sort. Ce que la Compagnie de Marie doit au sang de ces martyrs, c'est le secret de Dieu. Il dut peser lourd dans la survivance de la Congrégation qui sortit si anémiée de la tourmente et non moins dans l'envoi que Dieu lui fit, moins de trente ans après, d'un homme tel que le P. Gabriel Deshayes. Celui-ci ne se contentera même pas de la relever. Supérieur général des Missionnaires et des Filles de la Sagesse de 1821 à 1841 et, à ce titre, successeur de Montfort si soucieux de multiplier les écoles, il croira entrer pleinement dans les vues du saint apôtre en complétant son œuvre par la consécration à l'enseignement populaire de Frères qui formeraient sous son autorité et aussi, dans sa pensée, sous celle de ses successeurs, une Congrégation à part, laquelle devait lui emprunter son nom, les Frères de St-Gabriel, 2.000 aujourd'hui, tous si montfortains de cœur et d'esprit que nous estimerons pouvoir les mettre plus loin au nombre des familles spirituelles de Montfort.

CHAPITRE XXVIII

L'ADMIRABLE COPIE

« Vive Jésus ! vive sa Croix ! Ma très chère fille, souvenez-vous du beau nom que vous portez qui est celui du Calvaire ; vous ne devriez pas être un moment sans être ornée de la chère Croix, et vous devriez en faire tous les jours vos plus chères délices, en vous souvenant que le Calvaire a eu l'honneur de porter le cher arbre de vie sur lequel pour votre amour et pour le mien a été crucifié notre aimable Jésus. Ah ! si nous étions vivement pénétrés de ce divin amour, que nous n'aurions garde de nous plaindre de nos petites infirmités et de nos peines ! Bien au contraire, nous n'aurions point de plus grande satisfaction que de n'être pas un moment sans souffrir ».

A cette lettre adressée à une des premières filles de la Sagesse, Sœur Marie du Calvaire, le lecteur aura cru sans doute reconnaître la pensée, l'accent, la plume du Bienheureux de Montfort.

Et à celle-ci pareillement :

« L'administrateur dont vous me parlez n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour vous éprouver et pour épurer votre vertu. Ces sortes de gens nous rendent plus de services devant Dieu que ceux qui nous flatteraient. Le courage avec lequel vous soutenez l'épreuve vous assure par avance un degré distingué de mérite et de gloire. Encouragez aussi nos pauvres filles à faire un bon usage des croix que le Seigneur dans sa miséricorde leur ménage et faites-leur comprendre qu'elles seraient bien à plaindre si notre divin Epoux, Jésus-Christ, nous refusait ce témoignage de son amour et cette part de sa gloire ».

Mais en voici une troisième qui révèle encore mieux le grand amant de la croix avec son style biblique et son assurance de prophète :

« Rassurez-vous sur le sort de votre communauté. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et comme ces instituts sont des œuvres

de Dieu, il est intéressé à les soutenir et à les conserver, et il ne vous abandonnera jamais tant que vous lui resterez fidèles, et pendant que vous observerez avec zèle et exactitude la sainte règle que vous avez embrassée. Ne craignez donc point, petit troupeau, et ne soyez point de ces personnes de peu de foi qui doutent de tout et qui perdent confiance dans l'affliction. La main qui vous a frappées saura bien vous consoler ».

Oui, Montfort eût pu signer ces lettres, qui sont de sa chère Fille, Marie-Louise de Jésus.

Rien n'est émouvant, en lisant la vie de la première Supérieure des Filles de la Sagesse, comme de voir jusqu'à quel point elle fut la fille de Montfort.

Le ciel seul et ses anges savent de quel amour ces deux âmes se sont aimées... comme s'aimèrent les cœurs broyés de Marie et de Jean au pied de la croix de Celui qui venait de les donner l'un à l'autre.

Son Père ! Le Père de son âme ! celui qui fut pour elle l'instrument des miséricordes célestes, qui lui apporta l'appel du Maître, qui la fit boire au calice des douleurs divines et aux suavités de l'Amour crucifié. Ce qu'elle lui a coûté, de jour en jour elle le comprend mieux à mesure qu'elle devient mère et qu'elle enfante à son tour.

Elle a les yeux sur lui. Il est là toujours présent à la mémoire de son cœur. Elle revit les jours anciens, le premier contact derrière la grille du confessionnal, dans l'église de Saint-Austrégésile ; le dur noviciat à l'hôpital de Poitiers ; les longues années d'absence où elle attendait une lettre pour ranimer son courage. Elle le revoit au milieu de ses pauvres, pauvre comme eux, présidant à leurs repas, veillant à leur nourriture, coupant leur pain, assis à leurs côtés et buvant dans le verre du plus misérable ; puis pansant leurs plaies, nettoyant leurs vêtements, passant des nuits au chevet des mourants ; où, à la cuisine, lavant à genoux la vaisselle de ces frères de misère de Jésus-Christ ; ou encore, aux cris de fureur et aux blasphèmes que leur arrache leur triste sort, se jetant à leurs pieds et les conjurant de bénir leurs souffrances, lèchant le pavé gluant, souillé de leurs crachats, pour expier l'injure que leur bouche vient de vomir au visage de Dieu.

De plus tendres souvenirs se présentent encore. Voici les heures bénies où il lui ouvrait son âme et l'introduisait dans le secret de ses sacrifices, le jour par exemple où, tous les deux passant un malheureux aux horribles ulcères, et lui, la voyant pâlir et esquisser un geste de dégoût, il lui apprit comment en pareille circonstance il avait dompté les répugnances de la nature en recueillant dans un verre le pus infect et l'avalant d'un trait... Quand donc sera-t-elle la fille d'un tel père, elle au tempérament si calme, à la froide et pâle imagination, aux pauvres ressources naturelles, si loin de ses intuitions, de sa fougue, de ses élans qui le portaient d'un seul bond aux extrémités du renoncement et aux sommets de l'amour ?

Hantée par cette image qui la bouleverse et qui l'entraîne, elle se surprend parfois les yeux pleins de larmes, et elle va, douce et tremblante brebis, comme portée par une invisible main, à travers les ronces sanglantes de la pénitence, par des sentiers abrupts qui lui donnent le vertige, sur les pas de celui qu'elle sent auprès d'elle et qui lui dit : Courage !... son ange aux ailes de feu, son intrépide pasteur.

Non, rien de plus pathétique que les efforts de cette âme subjuguée pour atteindre le vivant idéal qui l'obsède. La pensée ne lui vient point qu'il puisse y avoir d'autres chemins vers Dieu que les terribles chemins que son Père a foulés. Adressée à lui par la miséricorde divine, elle le tient, de par la volonté d'en-haut, pour son modèle de sainteté, son docteur et son prophète.

Par la mortification

C'est merveille de voir comme elle met ses pas dans ses pas. D'autres vécurent dans l'intimité de Montfort, son tendre ami M. Blain et les compagnons de son apostolat, des Bastières par exemple et M. Olivier. C'est même de leur bouche que nous savons ses effrayantes austérités. Mais ces sages s'arrêtèrent à l'admiration. Tout en s'édifiant, ils ne se crurent pas appelés à pareil héroïsme. En y prétendant, ils eussent sans doute pensé tenter Dieu. Des âmes sublimes, aux candeurs d'enfants, auraient peut-être vu dans le fait d'être associées à un tel homme et témoins de ses exemples une invitation divine à les imiter. C'est ce que crut Marie-Louise, fille spirituelle de ce crucifié, elle pensa que Dieu l'appelait à lui ressembler en tout.

La voilà donc s'encerclant les bras et les jambes de bracelets hérissés de pointes, s'armant d'une discipline et se déchirant le corps. La Sœur de l'Incarnation l'ayant vue, une fois, après le chapelet se retirer dans sa chambre comme à la dérobée, piquée de curiosité, elle la suivit jusqu'au seuil et prêta l'oreille. Bientôt un bruit effrayant retentit, une grêle de coups qui se prolonge près d'une demi-heure. Plus morte que vive, la sœur reste là, oubliant de sonner la rentrée des classes. Marie-Louise de Jésus, fidèle observatrice de la règle, se demande pourquoi on ne sonne pas. Elle sort de sa chambre et trouve la jeune religieuse toute bouleversée. « Eh ! qu'avez-vous, ma petite fille ? Vous êtes pâle comme une morte. — Je n'ai rien, ma chère Mère. — Il faut bien que vous ayez quelque chose, car vous n'êtes pas reconnaissable ». La sœur de l'Incarnation n'avoua qu'au bout de huit jours la cause de son émotion.

Elle ne mange pas à sa faim, elle ne boit pas à sa soif. Tous les jours pour elle sont jours de jeûne. Le saint, de son vivant, la voyant déjà exténuée par les plus pénibles travaux, crut devoir intervenir. Il chargea la Sœur de la Conception de veiller sur la santé de sa bonne Mère. Les autres supérieurs généraux imiteront cette conduite, et, pour ne pas exposer la Supérieure de la Sagesse à une mort prématurée, ils placeront près d'elle au réfectoire une Sœur à qui elle devra obéir pendant tout le temps des repas. Probablement, bien que Marie-Louise de Jésus n'en ait jamais rien dit, lui arriva-t-il ce qu'il arriva à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus pendant que sa sœur aînée était prieure du Carmel, que la Sœur chargée de ce délicat office, consultant ses goûts personnels, lui fit manger de préférence précisément ce qu'elle aimait le moins.

Les intempéries des saisons offrent mainte occasion de souffrir, le froid surtout. Montfort avait donné l'exemple. Il se levait par des nuits glaciales, et, à peine vêtu, descendait dans les jardins et y passait de longues heures à genoux en oraison. Etudiant à Saint-Sulpice et logeant intentionnellement dans une mansarde à la température extrême, il coupait encore les semelles de ses bas pour mieux ressentir les morsures du froid. Arrivée à la vieillesse et toute affaiblie par la maladie ; Marie-Louise ajoutera ce supplice du froid au supplice de la faim, et trouvera mille prétextes pour ne pas s'approcher du feu.

Par l'obéissance

L'obéissance, c'est la pierre de touche de la sainteté. Ce fut la grande vertu de Montfort, celle que ses soupçonneux directeurs de Saint-Sulpice furent contraints de lui reconnaître. Il fatigua même M. Leschassier par une dépendance qui ne voulait faire un pas sans permission.

Marie-Louise, elle, écrira plus tard à son directeur :

« Ne me ménagez en rien ; je vous demande cette grâce. Faites-moi mourir à toutes mes volontés ; permettez-moi de vous dire que je crois que Dieu demande cela de vous. Je n'ai que trop fait jusqu'à cette heure ma volonté ; il est temps de la détruire entièrement. Il faut bien que je répare en quelque manière les fautes que j'ai faites, en agissant toujours en maîtresse, moi qui devrais être sous les pieds de tout le monde. Je vous prie instamment d'avoir la bonté de me faire faire tout ce que vous reconnaîtrez que Dieu demandera de moi. N'écoutez pas, s'il vous plaît, toutes les révoltes de mon amour-propre qui se glisse partout... Plus d'égards ni de douceurs pour moi, mon Père. Traitez-moi comme la dernière des novices ; mais une novice qui a un besoin infini d'être éprouvée en tout. Point de ménagements, s'il vous plaît. Agissez à mon égard comme Dieu vous l'inspirera. Je suis, par la bonté de mon aimable Maître, disposée à tout, pour que, en vous obéissant, je fasse l'aimable volonté de Dieu, de laquelle j'espère ne m'éloigner d'un seul point. Hier matin, à la fin de mon oraison, je parlai à la Sœur... Je me jetai à ses pieds, je la priai de ne pas me regarder comme sa Supérieure, mais comme la dernière des novices, de bien m'éprouver, de n'avoir aucun égard pour moi, de me défendre de communier quand elle le jugerait à propos, de ne point résister à tout ce que Dieu demanderait d'elle à mon égard, et qu'il fallait le faire ».

C'est dans les petites choses que s'admire l'obéissance des saints. L'amour-propre trouvant trop facilement son compte aux grands exploits, leur humilité se plaît aux menues observances, charmés de se trouver un tantinet ridicules. C'est dans ces prétendues puérités, qui sont si bien selon l'esprit d'enfance, qu'excellait Marie-Louise. Fidèle aux leçons et aux exemples de son Père, elle ne voulait entreprendre la moindre chose sans

consulter son Supérieur, le successeur de Montfort à la tête de la double Congrégation. On la vit un jour refuser d'enlever d'un drap mortuaire des larmes qui y étaient placées de façon grotesque, parce que, disait-elle, son supérieur ne lui en avait pas donné la permission. Une autre fois, c'est un meuble qu'il s'agissait simplement de changer de place. La sainte fille ordonna d'attendre que le Père eût donné son avis. — Un point de règle défend qu'une Sœur reste seule avec un homme dans une chambre dont la porte est fermée. Le Père Besnard, Supérieur général des deux instituts, rapporte qu'un jour il était en entretien avec Marie-Louise, celle-ci se leva jusqu'à cinq ou six fois pour empêcher une porte mal équilibrée de se fermer entièrement.

Agée et à bout de forces, s'alimentant à peine, dormant mal, elle est la première à l'oraison et à tous les exercices. Dès quatre heures et demie du matin, elle se traîne à la chapelle pour prier avec ses filles. N'est-ce pas la règle ? Le Supérieur intervient et lui défend de se lever avant cinq heures. Elle obéit. Or la novice qui couche dans sa chambre et qui se lève à l'heure réglementaire croit devoir lui demander, avant de la quitter, si elle n'a pas besoin de quelque chose. Marie-Louise lui défend de poser de semblables questions « parce que, dit-elle, c'est le grand silence prescrit par notre règle ».

Mais voici qui dépasse tout. La règle était devenue pour elle, par l'habitude de l'observance exacte, comme une seconde nature, elle se désole de trouver si doux le joug de l'obéissance. Pour en réveiller l'âpreté, elle demande à son directeur de lui imposer une supérieure à qui elle obéira comme à Dieu même. L'indiqua-t-elle elle-même, ou son directeur eut-il ce grand mérite ? Toujours est-il que ce fut une trouvaille. On découvrit en effet une religieuse qui semblait avoir été créée et mise au monde tout exprès pour cet office : malade, bilieuse, bizarre et inquiète, un estomac à l'envers, et une tête quelque peu dérangée par les scrupules. Marie-Louise fut ravie. La quinteuse prenant son rôle au sérieux, jamais obéissance ne fut plus méritoire. Un seul malheur, c'est qu'étant souvent retenue au lit par la maladie, elle laissait trop de répit à sa victime volontaire. Il fallut lui substituer une religieuse plus valide. Cette dernière, d'excellent jugement, ne se prêtait qu'avec la plus vive répugnance à sa nouvelle fonction. Quelle confusion pour elle de voir sa Supérieure et chère Mère à ses pieds, lui rendant compte de tous les petits détails de sa vie, lui demandant chaque matin les

permissions de la journée ! Plus grande confusion encore quand quelque parole avait échappé à Marie-Louise qui pût lui faire de la peine, car alors la sainte religieuse la cherchait dans la maison, se jetait publiquement à genoux devant elle, et, tout en larmes, implorait son pardon en protestant de son repentir. Elle ne se relevait que lorsque la Sœur lui avait imposé une pénitence et déclaré si elle était digne de communier le lendemain.

On conviendra sans doute que ces sublimes étrangetés ne se rencontrent pas couramment dans le vie des saints et qu'elles portent avec un vigoureux relief la marque unique de Montfort.

Dans le mépris d'elle-même

Mais voici où Marie-Louise de Jésus va jusqu'à copier matériellement un acte aussi sublime que singulier de son vénéré Père.

Montfort, qui avait avoué à son ami Blain ignorer l'aiguillon de la chair, ne se flattait pas d'une pareille insensibilité quant à l'amour-propre. Il déclarait à M. Leschassier qu'il avait à lutter contre les tentations de vaine gloire. Et quel orateur populaire eut si fâcheuses occasions de les éprouver ? Quand un peuple entier, où se confondaient tous les rangs, venait de fondre en larmes au pied de sa chaire, comment l'éloquent apôtre n'eût-il pas senti s'élever au fond de son âme, mêlé au contentement d'avoir glorifié Dieu, le murmure flatteur de sa propre gloire ? Oh ! misérable éloquence, et plus misérable nature ! Arrivé à son pauvre logement, il s'étendait par terre et enjoignait à l'un de ses frères de lui poser le pied sur sa gorge criminelle.

Marie-Louise de Jésus n'avait pas pareil motif d'avilir ainsi sa bouche innocente. Qu'importe ! Elle refera le geste de son Père. Bien avant d'avoir obtenu une Sœur qu'elle considérât comme sa supérieure, elle avait choisi la Sœur Madeleine pour la reprendre sans pitié de toutes ses fautes. Les jours de confession, celle-ci devait déclarer tout ce qui avait paru de répréhensible dans la conduite de sa chère Mère. Or deux fois au moins Marie-Louise, se prosternant par terre, lui ordonna de lui mettre le pied sur la gorge, en lui disant d'un ton de mépris : « Allons, misérable pécheresse, vous ne méritez que trop qu'on vous foule ainsi aux pieds, vous êtes indigne de vivre ». Ainsi Marie-Louise avait imaginé une signification encore plus poi-

gnante à cet acte d'humilité héroïque. C'est à la mort même qu'elle se dévouait en expiation de ses fautes.

Si nette que fût dans sa mémoire l'image du Père très cher près de qui elle avait si longtemps vécu et dont le visage, comme frappé en médaille, avait une expression si particulière, sans doute elle eût été heureuse de posséder une peinture qui lui représentât dignement les traits qu'évoquait si doucement son cœur. Mais Montfort, comme plus tard le Curé d'Ars, n'avait jamais consenti à poser. Il avait fallu qu'un artiste d'occasion le saisit à la dérobée pendant qu'il était perdu dans la prière. Un amateur avait risqué un autre tableau où l'on voyait le missionnaire présentant à la Sainte Vierge plusieurs Filles de la Sagesse. Que ces productions n'aient eu d'autre mérite que celui de la bonne volonté de leurs auteurs, on le comprend facilement.

Marie-Louise n'était pas sans soupçonner que ses Filles mettraient en jeu toute leur ingéniosité féminine pour s'assurer le portrait de leur chère Mère. Sa défiance déjoua toutes les tentatives. Il fallut user d'autorité, et, par égard pour sa modestie, colorer encore la chose d'un bon prétexte. Ce fut le P. Besnard, Supérieur général, qui s'en chargea. Le tableau d'amateur dont nous parlions plus haut péchait autant par manque de fidélité que par défaut d'exécution artistique. Le costume des Filles de la Sagesse particulièrement était méconnaissable. Le P. Besnard déclara que cette méchante peinture était dangereuse pour le maintien des traditions vestimentaires. Plus tard, des Filles de la Sagesse ne pourraient-elles pas s'en prévaloir pour modifier leur costume ? Rien n'était plus simple que de jeter la croûte au feu ? On feignit de n'y point penser ; et, un peintre allemand venant à passer par Saint-Laurent, le Père convint avec lui qu'il retoucherait le tableau. Qui poserait ? Sans doute la chère Mère elle-même. C'était tout indiqué. Mais, en dépit de ces excellentes raisons, il fallut en venir au commandement. Marie-Louise dut donc poser. Il va sans dire que l'artiste avait ordre de donner plus d'attention au visage qu'aux habits. Vaine précaution. Le supplice de la situation contracta si bien les traits de l'humble religieuse que le peintre ne réussit qu'une affreuse caricature. Le P. Besnard, examinant l'esquisse, déclara qu'elle n'était bonne qu'à mettre au feu. Ce propos, rapporté à la bonne Mère, la combla de joie et ramena la tranquillité dans son âme. Pour un tableau manqué, on avait le vrai portrait d'une âme solidement humble remarque judicieusement le chanoine Allaire.

Par la pauvreté

Pour Montfort, point de véritable pauvreté affective sans une totale pauvreté effective. Ainsi en sera-t-il de Marie-Louise. Ce que nous avons vu jusqu'ici le prouve assez. Les yeux sur son modèle, elle ne se demande pas si son tempérament exige ces outrances, trop heureuse de s'y livrer pour être semblable à son Père. Pauvre, elle le sera donc aussi, non pas seulement de cœur, mais en réalité. Que ses Filles ne prétextent pas sa santé, des commodités de travail, sa dignité de supérieure et les égards qu'on lui doit ! Rien de moins confortable que sa chambre : un méchant lit, quelques chaises, une petite table avec un crucifix et une image de la Sainte Vierge, un guéridon qui lui sert de bureau. Ses habits sont râpés et rapiécés à plaisir. Elle ne les abandonne que quand ils tombent en lambeaux. Si les supérieurs ne mettaient le holà, elle ne s'affublerait que des rebuts du vestiaire. Du moins met-elle en honneur dans la communauté de ne jamais porter un habit complètement neuf. Toujours une pièce un peu usée doit rappeler à la Fille de la Sagesse son état de pauvreté.

On gouverne facilement un petit groupe dans des logements de fortune malgré un ravitaillement de hasard : mais, le nombre augmentant il faut une organisation qui apporte nécessairement quelque confort. La communauté s'accroissant, la sainte Supérieure vit avec regret une abondance relative succéder à la disette des premières années, car jamais, disait-elle, ses filles n'avaient été si contentes et si ferventes que dans le plus grand dénuement. Les larmes lui venaient aux yeux au souvenir de ces heureux jours, où l'abandon des créatures attirait les bénédictions du Créateur. Dans la crainte que la richesse ne rendit plus rares les faveurs du ciel, elle donnait sans compter aux pauvres, et ne permettait d'agrandissement à la maison que dans la plus pressante nécessité.

Elle se souvenait que Montfort avait fait maint voyage en mendiant son pain et toujours vécu aux frais de la Providence. Ne pouvant aller de porte en porte et contrainte d'assurer des ressources régulières à sa communauté grandissante, elle trouve cependant moyen d'imiter ici encore l'exemple de son Père. Elle se mêt à quêter, comme une aumône, son pain au réfectoire.

Parfois même elle tombe à genoux devant la novice qui la sert, tendant la main pour recevoir sa portion et remerciant hautement de la pitié qu'on veut bien lui témoigner pour l'amour de Dieu.

Bien plus, il arrive que les Sœurs, sortant de la chapelle aperçoivent à la porte, comme une mendicante au seuil d'une église, une religieuse agenouillée, la corde au cou. C'est leur chère Mère qui, les yeux modestement baissés, sollicite l'aumône d'une prière.

On voit comme ces pratiques extérieures, avec leur réalisme, sont bien dans la tonalité spirituelle de Montfort. L'âme du père était passée dans la fille.

Par les dévotions

On devine combien étaient chères à son cœur les dévotions préférées de son Père. Rien de janséniste dans cette âme crucifiée. « Non, mes chères filles, disait-elle, je n'ai pas de plus grand bonheur que de vous voir toutes communier. Lorsque vous êtes ainsi toutes assemblées dans la chapelle près de la Sainte Table, j'entends mon cœur qui dit intérieurement à Jésus-Christ : O mon cher Jésus, vous ne nous abandonnerez point, s'il vous plaît à présent, et, quand vous le voudriez, nous ne vous laisserions point aller. Eh ! par où passeriez-vous ? Nous voici beaucoup de monde, nous vous empêcherions bien ».

A Saint-Laurent, dans le taudis offert par Mme de Bouillé, son premier soin fut de consacrer l'établissement à la Sainte Vierge, trône de la divine Sagesse. Depuis longtemps elle avait habitué ses Filles à considérer Marie comme leur unique Supérieure. On ne devait rien entreprendre sans la consulter et lui demander sa bénédiction. Au réfectoire, on lui réservait la première et la meilleure part qu'on donnait ensuite aux pauvres en son honneur.

« Serrez cela, ma chère fille, c'est le bien de la Sainte Vierge », lui avait dit un jour Montfort, à l'hôpital de Poitiers, en lui remettant un petit morceau d'étoffe, tombé à terre et souillé, qu'il venait de ramasser. La remarque ne fut pas perdue, « C'est le bien de la Sainte Vierge », répétait Marie-Louise, donnant

l'exemple et recueillant les débris de pain sous les tables. « Ne quittez jamais un appartement sans l'avoir laissé en ordre, disait-elle pareillement ; car la Sainte Vierge qui est la Supérieure de cette maison, viendra faire sa ronde quand nous n'y serons plus ».

Le Rosaire si cher à notre saint fut, par les soins de Marie-Louise, comme le lien mystérieux qui unit entre elles les Sœurs dispersées. Le chapelet du matin se disait une fois par semaine pour les Sœurs des établissements ; le mercredi on offrait le second chapelet pour les novices, et le vendredi pour demander la contrition. Chaque Sœur, le jour de sa fête, avait droit à un chapelet.

L'œuvre de Dieu

Dieu qui met sa gloire à estampiller ses chefs-d'œuvre et appose la signature du miracle au bas de la vie de ses saints, bien que Marie-Louise, à défaut d'original, ne lui eût présenté qu'une simple copie, il ne dédaigna pas d'y apposer aussi son nom. Inspirateur de ce chef-d'œuvre d'imitation, il va ostensiblement y mettre la dernière main, en achever la ressemblance d'une manière inédite et le signer ainsi de la plus authentique façon.

Ce fut d'abord la croix qui s'abattit sur la sainte religieuse, quelques mois avant sa mort. Une Fille de Montfort ne pouvait pas ne pas être marquée de ce signe. Certes les épreuves n'avaient pas manqué à la première Supérieure des Filles de la Sagesse. Mais en voici une, et des plus sensibles, qui s'ajoute à toutes les autres. Le 15 septembre 1758, comme elle sortait de sa chambre pour dire adieu à une de ses filles qui partait pour un établissement, elle fit une chute si malheureuse qu'elle se démit l'épaule. Le chirurgien, appelé en toute hâte, ne peut venir que le lendemain. Il fallut deux mortelles heures et l'aide de cinq ou six personnes pour remettre l'os en place. La patiente fut condamnée à cinquante jours d'immobilité, le bras et l'épaule étroitement serrés dans plus de vingt aunes de bandage. Impossible de faire le moindre mouvement sans ressentir les plus vives douleurs. Elle sortit de là tellement affaiblie qu'elle

crut sa fin prochaine. « On eût dit qu'elle n'était plus de ce monde ; raconte une Sœur. Dès qu'elle fut rétablie, elle n'allait plus que de sa chambre à la chapelle. Elle ne voulait plus s'occuper de rien dans la maison, disant qu'elle devait penser à elle-même le peu de temps qui lui restait à vivre, et se préparer à la mort. Il semble que le Seigneur lui en faisait connaître la proximité, tant elle en était persuadée ». On rapporte que, quelques jours avant la maladie qui devait l'emporter, une religieuse récemment décédée, Sœur Raphaël, se présenta tout à coup devant elle et lui dit : « Ma chère Mère, il est temps que vous veniez ».

Deux mois et demi s'écoulèrent. Le samedi de la semaine de Pâques, rentrant dans sa chambre après la prière du soir, elle ressentit une vive douleur au côté et un frisson par tout le corps. « Ma fille, dit-elle à la Sœur Florence, son assistante, qu'elle avait fait appeler, c'est ici le coup de la mort ».

Elle ne se trompait pas. Huit jours lui restent à passer sur la terre, huit jours de fièvre torturante et de célestes consolations. Elle prétend mourir sur la paille et il faut lui représenter qu'elle n'a pas le droit de hâter l'œuvre de la mort. Elle dicte son testament, remet sa communauté entre les mains de la divine Providence, et, les yeux au ciel, ne soupire plus qu'à l'heure où elle sera réunie à Jésus, à Marie et à son bienheureux Père. Ces trois noms reviennent continuellement sur ses lèvres. Le mardi, comme elle vient de les invoquer, une blanche clarté se répand sur son lit, illuminant son visage qui semble transfiguré. Le reste de la semaine, elle continue à converser avec ces mêmes invisibles personnages qui semblent la favoriser d'une mystérieuse présence ; et le samedi, 28 avril 1759, presque sans agonie, la première Fille de la Sagesse, celle qui avait tant aspiré à ressembler à son cher Père de Montfort, après avoir donné, sur ses soixante-quinze ans de vie, soixante ans au service des pauvres, expirait *le même jour, à la même heure et dans la même maison que le saint*. Similitudine purement matérielle, mais qui, au jugement de tous, en soulignait une autre. Par ce concours inexplicable de circonstances, la Providence divine mettait, en se jouant, le dernier trait à la ressemblance de la fille avec le père. Ce ne fut pas là une des moindres consolations de la mourante. Elle y vit le doigt de Dieu, une délicate attention de cette si bonne Providence, qui exauce les humbles

et les petits au-delà même de leurs vœux et leur fait entendre, de la façon la plus inattendue et la plus délicieusement humaine, que des désirs enfantins qui leur semblaient indignes, quelqu'un là-haut les avait devinés et remplis.